

*Bretagne nord,  
27 juin 2015*

Jack London.

Avant tout, un prénom – presque une injonction – qui claque en nos mémoires torpides comme un coup de feu, un fouet déchirant l’air. Un drapeau battant en pleine mer.

Jack.

Ce soir, dans la moiteur de cette fin juin, alors que le jour faiblit et que je m’enfonce dans le roncier de son passé, je me demande s’il a entendu qu’on l’appelait ainsi – Jack ! –, en ses derniers instants, tandis qu’il ne donnait déjà plus que de faibles signes de vie et sombrait, en ce matin du 22 novembre 1916, vers des abîmes dont il ne remonterait pas. J’aimerais en avoir le cœur net : les appels de sa femme, du domestique japonais, des toubibs appelés à son chevet sont-ils parvenus à percer le cœur des ténèbres ou s’est-il éteint sans avoir seulement conscience qu’on tentait coûte que coûte de l’arracher à la mort ? Jamais nous ne saurons. Ce qui s’est passé, entre les murs de Wolf House, ce jour-là, ne peut que demeurer mystère.

Je connais l’empressement des foules dès qu’il s’agit de déchiffrer les arcanes d’une disparition ; comme si disséquer les dernières heures d’un de nos congénères

pouvait nous permettre de déjouer les pièges qu'un jour ou l'autre la mort nous tendra. Nous aimons dépouiller les cadavres, les traîner en pleine rue, les clouer au pilori. Un siècle plus tard, Jack London n'échappera pas à la curée. Mais de lui, à cette heure ultime, que savons-nous au juste ?

Ce sur quoi les biographes s'accordent : qu'il était usé jusqu'à la corde, au bout du rouleau, accablé d'alcool et de drogues, sans doute accaparé par la grande affaire de sa mort. Les faits, eux, sont entendus. La veille, il est terrassé par la dysenterie et s'alite tout le jour. Le soir, il parle brièvement à ses proches, monte travailler à l'étage. Au matin du 22, son serviteur le découvre inconscient. Il semble qu'il se soit injecté une dose létale de morphine. Au soir, il meurt, sans jamais avoir repris connaissance. Aucune autopsie n'est pratiquée. Le feu s'éteint et dans ses braises se forgent d'intimes convictions. Certains prétendent qu'il a mis fin à ses jours – comme son double littéraire, Martin Eden – et d'autres que son corps, auquel il n'a jamais fait de cadeau, a fini par l'abandonner.

D'où je suis, de ce bureau où s'étalent des plans sur la comète, même avec ce que je cultive de romanesque, je suis bien incapable de choisir un camp. Le faut-il, d'ailleurs ? Nous ne devrions pas juger les hommes sur ce qu'ils ont été mais sur ce qu'ils ont rêvé d'être. Pourtant, alors même que je me penche sur cette vie lointaine, dont il ne reste pour ainsi dire que des livres et des reliques, je ne peux m'empêcher de songer que la mort ne nous fauche

pas de la même façon selon qu'on l'ait choisie ou non. Si elle parvient à nous surprendre, peut-être nous laisse-t-elle à peine le temps d'un regret mais si, au contraire, nous allons au devant d'elle, sans doute nous contraind-elle à nous défaire, les uns après les autres, de tous nos souvenirs, comme autant de mues.

J'ignore si, au moment de s'injecter la morphine, Jack pensait à calmer ses douleurs ou s'il désirait en finir mais j'aimerais qu'il ait eu le temps de jeter un regard en arrière, comme je m'apprête à le faire. Quant au sentiment qui présidait à cet inventaire, j'espère qu'il égalait celui qui m'étreint à cette seconde.

Parce que au fond de moi court encore un gamin qui aimait les loups, l'aventure, et cherchait de l'or dans les ruisseaux, Jack ne risque rien avec moi : comme chaque fois que je contemple l'horizon, je suis ici plein d'indulgence.

ALAIN EMERY